

ATHLÉTISME SUISSE



PAUL MARTIN

AU DIXIÈME DE SECONDE

2° ANVERS 1920



COMPILATION DES DOCUMENTS RÉALISÉE PAR PIERRE-ANDRÉ BETTEX



LES JEUX OLYMPIQUES 1920 À ANVERS L'ENTHOUSIASME

A la fenêtre du wagon glissait un paysage belge : des forêts, des prairies, des villages, des champs à l'infini. Dans la grisaille du jour naissant, j'écarquillais les yeux pour lire les noms de gares rappelant souvent des batailles et pour découvrir quelques traces de la tourmente qui venait de ravager le monde, l'Europe et surtout ce coin de terre. Deux ou trois semaines plus tard, j'allai voir les campagnes dévastées, où seuls des troncs à demi calcinés et des squelettes d'arbres s'érigeaient en souvenirs de toute vie antérieure, où des restes de tranchées bouleversées, des tronçons de fortifications démolies, des cratères d'obus semés d'éclats d'acier et de lambeaux d'uniformes, rappelaient l'ouragan qui venait de souffler sur la terre. Les rives de l'Iser encore tachées de sang, Ypres et ses corps de pierre meurtrie, les murs de Louvain rasés par la mitraille et toute cette zone du Nord où les cimetières se touchaient, où les laboureurs n'avançaient que prudemment avec leur charrue de peur de faire sauter les obus ensevelis, me sont restés autant de visions inoubliables d'un temps que l'on voudrait croire mort à jamais. Ce jour-là le train m'emmenait vers Anvers et les Jeux olympiques de 1920; de ma fenêtre, je ne voyais sur ce pays qu'une aurore grise et rose, un lever de jour prometteur de calme et de labeur bienfaisant. Les fermes s'éveillaient. Dans les faubourgs d'une ville, je vis des ouvriers qui prenaient déjà la route du travail. A la façade d'une maison, des volets claquèrent et une jeune femme qui commençait sa journée eut un sourire pour notre train.

Je pensai alors que cette aube pacifique était un symbole des conditions nouvelles qui allaient régir le monde, des relations meilleures qui s'établiraient désormais entre les peuples et de la fraternité durable et sincère qu'allaient renouer les jeunes sportifs, rapprochant ainsi leurs diverses nations. Le Comité International Olympique avait voulu exalter l'admiration que le monde entier, partisans et adversaires, témoignait à la Belgique, en choisissant ce pays et l'une de ses cités pour l'organisation des Jeux de 1920. Mais cette manifestation, tout en soulignant l'héroïque défense des Belges, était de principe si pacifique et si chevaleresque, qu'elle laissait espérer des mains tendues bientôt pour la réconciliation pardessus les frontières.

C'était mon premier voyage vers une grande compétition internationale, mon premier contact avec l'élite des athlètes du monde. Et mon cœur battait d'appréhension devant cet inconnu qui s'ouvrait, d'appréhension à la pensée de l'audace qu'il me fallait pour affronter des champions, de joie aussi et d'espoir. Je n'avais qu'une vague idée des efforts du baron Pierre de Coubertin pour la rénovation des Jeux olympiques. C'était une notion toute scolaire que celle que j'avais d'Olympie, des joutes antiques et de l'esprit qui les animait. Mais j'étais attiré passionnément par l'idéal de cette élite d'entraîneurs d'énergie dont parle le fondateur des Jeux modernes. Je vibrais déjà à ce culte volontaire de l'exercice musculaire et j'étais prêt à pousser l'énergie que je sentais en moi jusqu'à l'héroïsme dont on me parlait. Mon enthousiasme puisait toutefois beaucoup plus à la source de mon imagination qu'à celle des faits. Je ne sentais pas encore, comme ce fut le cas plus tard, après Anvers, ma foi sportive palpiter à chaque pulsation de mon cœur. L'idée olympique n'était pas encore pour moi une expérience.

Tandis que mes camarades d'équipe dormaient encore, je rêvais dans le wagon. Je revivais des histoires étonnantes, des exploits merveilleux qui tenaient de la légende et de l'épopée, les succès de Jean Bouin, le chevalier, aux Jeux de Stockholm, sa lutte dramatique contre le Finlandais Kohlemainen, sa mort héroïque au champ d'honneur. Le Stade d'Athènes, tout entier de marbre, tout blanc dans la lumière, relevé d'un coup de baguette magique par la volonté d'un ami des

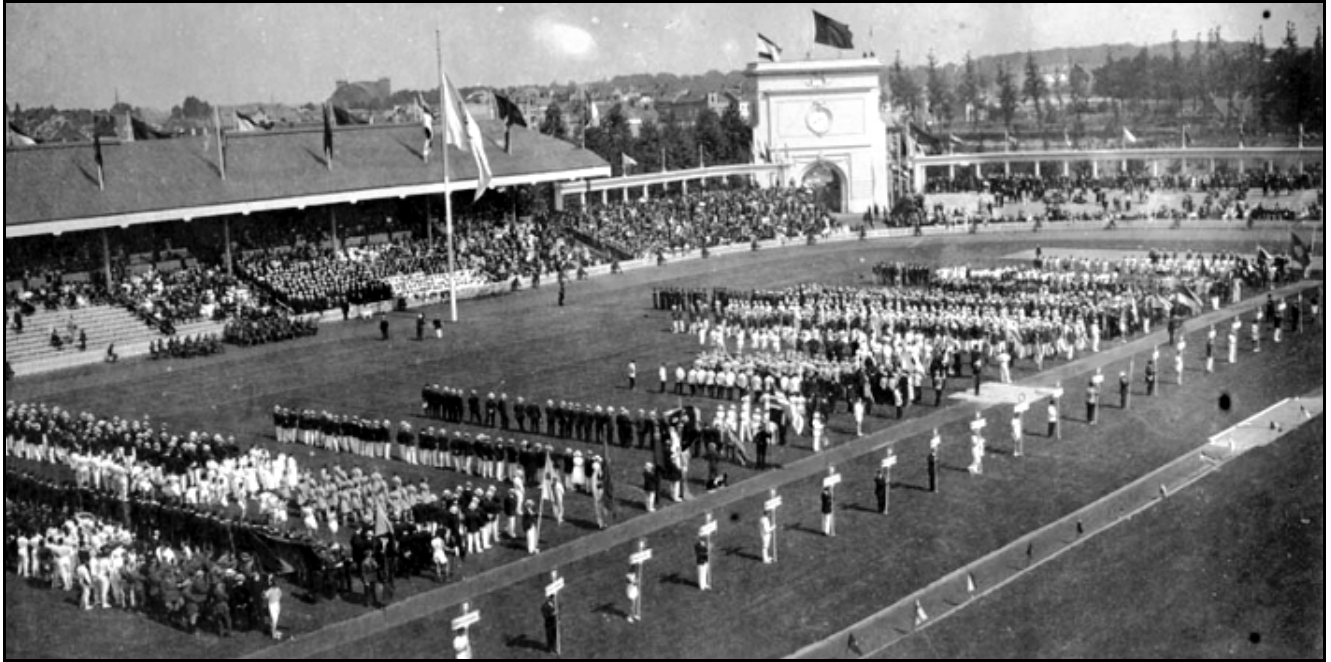
sports, Averoff, et accueillant les athlètes de la terre pour les premiers Jeux modernes. Et l'histoire de Spiro Louys, le paysan grec, qui pria et jeûna deux jours avant l'épreuve du marathon, qu'il remporta en grand champion, passant bon premier la ligne d'arrivée aux acclamations délirantes des spectateurs : tout un peuple était debout pour fêter sa victoire et les drapeaux de son pays flottaient en son honneur. Quelle chance pouvais-je avoir dans ces luttes de géants ? Lorsque j'appris que la Suisse participerait aux Jeux olympiques et présenterait quelques concurrents en athlétisme, je m'étais cru trop jeune pour faire partie de l'équipe. Je fus cependant sélectionné, car j'étais alors déjà champion suisse du 800 mètres. Je savais bien que mes chances, en face des athlètes étrangers, étaient minimes, mais mon éducation sportive et mon idéal olympique étaient assez grands pour que je finisse par aller à Anvers et que je fisse dans cette intention tous les efforts nécessaires. J'avais dix-neuf ans et je fus l'un des plus jeunes concurrents aux Jeux de 1920, sinon le plus jeune. Je dois dire que ce n'est pas seulement le désir intense de goûter à la joie d'une manifestation olympique qui me poussait à y participer; à cet âge-là j'avais un désir de voyages et d'aventures qui ne m'a pas quitté. Dès que nous fûmes à Anvers, je courus au port où l'on peut admirer des navires en partance pour les îles du Sud et les lointains et mystérieux archipels, où toujours quelque carène se vide de sa cargaison : produits des tropiques aux parfums de fleurs, de fruits, d'épices, de bois inconnus. Anvers, aussi, je n'avais garde de l'oublier, n'était pas seulement la ville du négoce, mais la patrie de Rubens et de Van Dyck et l'occasion qui m'y amenait me permit d'admirer les trésors du passé.

Les Belges avaient magnifiquement orné la cité. Des drapeaux olympiques flottaient partout avec leurs cinq anneaux multicolores. Les routes du stade se déroulaient sous la devise olympique mille fois répétée : Citius, altius, fortius. Dans ce cadre, des réceptions, des fêtes étaient organisées en l'honneur des équipes et des délégations des différents pays arrivant les unes après les autres. Les turbans des Hindous attiraient les regards, les pittoresques musiciens d'un régiment écossais, en costume national des Highlanders, entraînaient des foules dans le sillage de leur pas alerte. L'on se montrait les magnifiques champions des États-Unis, les bruns représentants de l'Amérique du Sud, les petits Asiatiques polis et souriants. A tous s'adressait le mot Bienvenue que portait l'imposant arc de triomphe dressé en face de la gare principale et pour tous flottaient les oriflammes, les drapeaux olympiques et les étendards belges dont les couleurs paraient les rues, les monuments et même la flèche de la cathédrale. Mon dessein n'est pas de faire ici, une fois de plus et moins bien que d'autres narrateurs, le récit des Jeux olympiques et une description détaillée du cadre dans lequel se déroulèrent ces luttes. Il m'importe uniquement de narrer les souvenirs profonds laissés, non seulement "aux yeux, à la mémoire, à l'esprit, mais au cœur et aux muscles d'un athlète. Assister à des Jeux olympiques laisse quelques visions durables; s'y donner véritablement, c'est vibrer, en participant actif, de toutes les fibres musculaires de son corps vivant ! L'impression la plus nette que je ressentis dès mon arrivée à Anvers, ce fut d'être absolument perdu dans cette ville, dans ce monde de sportifs venus des cinq continents. Jusqu'au jour où je fus au milieu des athlètes, mes frères, comme au sein d'une grande famille, je dus m'avouer désespéré, entraîné par trop d'impressions nouvelles, écrasé devant mon impuissance à me créer une place dans ce milieu où j'entraais timidement. Un des premiers jours, j'étais allé avec un camarade au hasard des ruelles des quartiers populeux. Distracts par l'attrait de l'inconnu, nous étions, au bout de quelques heures de flânerie, complètement égarés. Comble d'insouciance, nous n'avions pris ni l'un ni l'autre l'adresse de notre cantonnement et nous ne possédions aucune indication nous permettant de le retrouver. Il fallut qu'un jovial contrôleur de tram nous dirigeât sur le siège du Comité olympique. Ce petit fait sans importance montre l'isolement dans lequel je me trouvais avec mes camarades d'équipe, perdus dans la multitude. Ce qui tenait évidemment à nous-mêmes et point du tout aux autres, moins encore à l'organisation, excellente si l'on songe que cette ville n'avait été désignée que l'année précédente pour une telle manifestation.

Notre logement était une spacieuse salle d'école dans laquelle on avait dressé des lits de camp. Notre installation y était sommaire, mais suffisante. Les contingents des grands pays concurrents avaient aussi élu domicile aux quatre coins d'Anvers, dans des bâtiments scolaires transformés en Maison de France ou Maison américaine. Douze ans plus tard, dans le village olympique de Los Angeles où se trouvaient groupées toutes les délégations, je devais me souvenir plus d'une fois de mon premier logement olympique. Au milieu des palmes, sous le soleil de Californie, son charme de vieille salle et cette odeur toute particulière de désinfectant qui persiste dans les écoles, me sont revenus nettement, recréant les impressions d'autrefois.

La veille de l'ouverture officielle des Jeux, je tins à visiter la cathédrale où cette cérémonie devait avoir lieu. La grande nef qu'une foule enthousiaste allait respectueusement envahir était plongée dans un étonnant silence. La lumière jouait discrètement avec les couleurs chatoyantes des

vitraux. Les sièges avaient été enlevés pour laisser plus de place aux participants et le grand corps de pierre s'étalait nu sous la voûte puissante, jusqu'aux cannelures des colonnes, jusqu'aux ciselures des corniches et des chapiteaux. Mais dans cette paix régnaient les chefs-d'œuvre de Rubens, l'autel somptueusement décoré et le parfum de l'encens. Le contraste entre ce sanctuaire abandonné et la foule qui s'y pressait le lendemain fut pour moi si impressionnant qu'il ajouta certainement à la vision inoubliable que je gardai du service inaugural célébré par le cardinal Mercier. L'allocution de l'illustre prélat fut précédée et suivie par les hymnes aux graves harmonies que sont le De Profundis à la mémoire des disparus de la guerre et le Te Deum final. Les paroles qui résonnèrent avec force dans la cathédrale bouleversèrent plus d'un auditeur. Elles sont restées gravées dans mon esprit et ont marqué toute ma carrière d'athlète.



«Si l'on veut que ces jeux pacifiques ne soient pas la traduction brutale, orgueilleuse de la conception nietzschéenne de la vie, il faut qu'ils soient, et vous voulez et vous devez vouloir qu'ils soient une œuvre d'éducation sociale à l'intention des nations civilisées... Transportez dans votre vie de tous les jours votre esprit de discipline morale, de loyauté, de mesure envers vos frères». Vous luttez dans vos sports respectifs, c'est bien, c'est beau, je vous admire et vous bénis. Mais dites-vous qu'il y a mieux; allez plus loin, montez plus haut. Vos jeux vous vaudront, si vous triomphez, une couronne qui se fane, mais si vous vous disciplinez vous-mêmes, vous aurez une couronne de gloire qui ne se fanera jamais».

Je cite de mémoire, mal peut-être, des mots qui m'ont frappé, mais j'en conserve le sens. En insistant sur la fausse idée qu'un athlète pouvait se faire en remportant quelque titre de gloire dans un stade, l'éminent prélat me fit sentir mieux que jamais le vrai sens des joutes sportives et d'un entraînement qui doit tendre à la discipline de soi-même. Je ne veux pas prétendre avoir suivi cette ligne idéale qu'il traça du haut de sa chaire, mais ce jour-là, dans la Cathédrale d'Anvers, je fus soulevé par une foi nouvelle dans le sport et j'eus conscience de la grande idée qui unissait-là des jeunes hommes de nations et de races si différentes.

Tandis que le cardinal Mercier parlait, j'entrevis le sens magnifique de l'olympisme : cet esprit chevaleresque, de camaraderie et de rivalité saine. Esprit de stimulation qui entraîne au stade non pas pour qu'on s'oppose, avec aigreur et jalousie, non pas pour exagérer la culture physique, mais pour arriver, avec le désir de quelque prouesse personnelle, à se discipliner. Dans cette lutte bienfaisante, qu'importe la victoire ou la défaite ! L'essentiel n'est-il pas de garder sa foi sportive et de persister dans son élan, que l'on soit vainqueur ou vaincu ? C'est là l'enseignement des Jeux olympiques.

«Le champion idéal sera l'athlète qui, dans un concours olympique, ajoutera une performance exceptionnelle à un degré de culture physique, morale et intellectuelle qui aura fait de lui l'homme normal que l'olympisme ambitionne de donner à l'humanité». Cette citation du baron G. de Blonay, alors président du Comité olympique suisse, complète dans mon esprit les paroles que le cardinal Mercier prononçait avec lenteur et gravité, donnant à chaque mot une vie et une signification intenses. C'est ainsi, de cette cathédrale d'Anvers, que fut projetée pour moi la lumière spirituelle sur le stade.

En quittant la vaste nef où tous, de nation, de religion et de mentalité différentes, nous venions de communier en un même idéal, il nous sembla qu'une ardeur inconnue gonflait nos muscles et nos cœurs. Plusieurs de mes camarades me firent des remarques qui me prouvèrent que je n'étais pas seul à sentir ce souffle nouveau. La cérémonie avait été d'une telle grandeur et d'un sens si profond que je m'étais senti d'un coup rapproché des autres athlètes. Il me parut que tous les regards brillaient et que toutes les lèvres souriaient du même sourire de joie et d'amitié.

Maintenant que j'analyse ce sentiment et que je me surprends à le décrire avec quelque lyrisme, je ne crois vraiment pas exagérer. Cette cérémonie inaugurale d'Anvers me fit faire un pas de géant dans la voie de la compréhension de l'olympisme. Lorsque tous les participants se séparèrent devant la cathédrale pour regagner qui son hôtel, qui son école transformée en dortoir ou encore sa péniche-maison sur l'Escaut, et qu'il me fallut retourner avec mes compatriotes dans notre logement, je sentis que l'idée olympique s'accommodait mal de cette séparation et qu'une formule serait bientôt trouvée, permettant aux athlètes de toutes les nations de vivre côte à côte et fraternellement pendant la durée des Jeux. Formule qui fut si bien résolue par le village olympique de Los Angeles.

L'après-midi du même jour, la cérémonie d'ouverture des Jeux, dans le stade, rétablit cependant immédiatement ce contact de franche camaraderie. Des étrangers, auxquels j'avais souri le matin, s'approchèrent de moi et nous engageâmes une conversation sans nous comprendre et nous comprenant tout de même ! Il fallut nous séparer pour défiler suivant le protocole établi. Faisait-il vraiment ce jour-là le temps superbe dont je garde le souvenir ? Et le vent soufflait-il aussi vivifiant, chargé d'un parfum de soleil et de mer ? Notre drapeau à croix blanche claquait, soulevé par ce souffle d'air. Un magnifique athlète tessinois, Luigi Antognini, à l'imposante stature, le portait très haut. Quand son profil d'aigle se tourna vers la tribune officielle où se tenaient le roi Albert 1er et le baron Pierre de Coubertin, c'est avec émotion que j'imitai son geste. Les différentes phases de la cérémonie d'ouverture se déroulèrent ensuite selon les rites traditionnels qui m'ont toujours paru revêtus d'une égale et noble grandeur. Après le défilé groupant, derrière leur drapeau national, les équipes des différents pays en un long et harmonieux ruban multicolore, Albert 1er prononça à l'adresse du Comité olympique belge la formule solennelle : «Je proclame l'ouverture des Jeux olympiques d'Anvers, célébrant la VIIe Olympiade de l'ère moderne». Des salves et des sonneries de clairons soulignèrent cette phrase, proclamant à leur tour la haute signification de la cérémonie. Des pigeons s'envolèrent tout à coup, s'éparpillant dans toutes les directions pour porter aux quatre points cardinaux la nouvelle de l'ouverture. Ces manifestations successives se déroulèrent comme un rêve et je suis obligé de faire appel à mes souvenirs des Jeux olympiques suivants pour les préciser. Cependant, entre ces visions incertaines, le serment prononcé par un athlète belge, serrant le drapeau de son héroïque pays sur sa poitrine, retentit à mes oreilles comme si je le prononçais moi-même : «Nous jurons que nous nous présentons aux Jeux olympiques en concurrents loyaux, respectueux des règlements qui les régissent et désireux d'y participer dans un esprit chevaleresque, pour l'honneur de nos pays et pour la gloire du sport». Et je jurai de lutter en concurrent loyal, dans un esprit chevaleresque et pour l'honneur de mon pays ; mais je ne voyais guère en quoi mes moyens pourraient contribuer à la gloire du sport ! C'est tout de même avec une ardeur toute juvénile que j'allais affronter la lutte dans le stade qui venait de s'ouvrir. La compréhension que j'avais acquise dans les cérémonies inaugurales, la bonne camaraderie régnant entre les athlètes et l'amitié que m'avaient témoignée plusieurs d'entre eux, me donnaient désormais une audace que je n'avais jamais eue. Les grands champions étaient jusqu'ici pour moi au-dessus du reste de l'humanité : des surhommes que je n'aurais osé approcher, tant ils m'impressionnaient.

Sur la piste, à l'entraînement, je rencontrai quelques-uns de ces demi-dieux qui avaient noms, par exemple, Nurmi ou Paddock. Je les trouvai aussi simples et modestes qu'était grande leur réputation. Je me hasardai à les questionner et ils me répondirent amicalement. Je m'appliquai à suivre leurs conseils, exprimés souvent dans une langue que je ne comprenais qu'à peine, mais j'imitai leurs mouvements et cet enseignement me fut d'une grande utilité. Sur les petites pistes d'entraînement qui avaient été mises à notre disposition, je voyais surtout les Américains. Ils m'impressionnaient par leur puissance, leur fraîcheur, leur sûreté. Ces seules heures d'entraînement, trop rapidement écoulées, me firent accomplir d'étonnants progrès. Ces étudiants des universités d'outre-Atlantique accueillirent l'étudiant en médecine de l'Université de Lausanne avec une cordialité spontanée que je ne devais pas oublier, quelque onze ans plus tard, quand ce fut mon tour d'être questionné par des élèves de Columbia ou de Stanford University !

Ils me donnèrent d'utiles avis sur des questions de technique et de style et ils m'enseignèrent des détails qui paraissent insignifiants et qui sont pourtant de grande importance, comme le soin qu'ils

prenaient de se vêtir de longues culottes pour garder leurs muscles chauds, ou comme la précision avec laquelle ils choisissaient leurs souliers à pointes, veillant à ce qu'ils soient souples et bien ajustés à leurs pieds, avec des crampons bien aiguisés. Je notais leurs méthodes d'entraînement, leurs différents exercices d'assouplissement. Ils voulaient bien me corriger quand je leur faisais sans fausse honte une démonstration de mes moyens. Et ensuite, patiemment, je répétais leurs gestes et ressassais leurs leçons. M'approcher le plus possible de ces athlètes qui m'étaient d'une bonne classe supérieurs, et m'essayer à les imiter, voilà à quoi se passèrent les heures précédant la course éliminatoire à laquelle je devais prendre part. Ce fut pour moi une source de progrès immédiats et durables.



Paavo Nurmi, l'athlète modèle selon Paul Martin

Le jour des éliminatoires du 800 mètres, j'avais un peu de grippe et 38,5°C de fièvre. Je n'écris pas cela pour excuser une mauvaise performance, mais pour expliquer un état d'âme et une condition physique. Le peu que je fis, d'ailleurs, me parut un succès, comme vous allez voir. La fièvre - était-ce grippe réelle ou plutôt cette émotion qui précéda mon entrée sur la piste cendrée ? - me plongea au moment du départ dans une espèce de stupeur. « Mon pauvre vieux, me disais-je avec désespoir, dans quelle mêlée de géants t'es-tu aventuré ? Ne vois-tu pas que tu vas te faire battre lamentablement ? Tu ferais mieux de te cacher ! ». Je m'avançai sur la ligne du départ, tracée à la chaux, comme si quelque génie de rêve me guidait par la main. Je me laissais entraîner par cette force sans savoir exactement ce que je faisais. Je ne connaissais guère ceux qui couraient dans ma série; mais j'étais persuadé qu'ils me laisseraient tous bon dernier ! Quand le starter nous eut placés à nos marques et eut lâché son coup de feu, je partis de toute la vitesse dont j'étais capable, je m'accrochai aux talons d'un coureur qui me précédait, sans chercher à raisonner ma course, sans penser aux forces qui m'étaient nécessaires pour terminer ce 800 mètres exténuant. Ma foulée s'allongeait désespérément, mes muscles donnaient un effort immense pour ne pas lâcher prise et je suivais la piste marquée par les pointes sans me rappeler où j'étais. Je courus comme

dans une panique, tout droit devant moi, prenant beaucoup trop larges les virages en y perdant des mètres précieux. En fait, je terminai sans lourdeur de muscles, très frais. Ma fièvre était tombée d'un coup.

Je ne m'étais soucié ni de mon rang, ni de mon temps. Je fus extrêmement surpris d'apprendre que j'avais battu la moitié de mes concurrents et que j'étais classé quatrième. C'était insuffisant pour participer à la suite de l'épreuve, et, j'en éprouvai tout de même quelque déception. Mais j'avais battu mon propre record qui était, avec ses 2 minutes et 1 seconde, le record helvétique depuis quelques mois. On m'annonça que j'avais fait 1 minute 59 secondes. Pour la première fois, un Suisse battait les 2 minutes et cet exploit comptait alors plus que je ne saurais dire.

Quand je fus revenu de cette sorte de stupeur dans laquelle j'avais été plongé pendant toute la course, j'eus conscience de mes possibilités nouvelles. Je sus que désormais j'allais encore améliorer ce temps en utilisant mes moyens et en ne m'abandonnant pas sans réaction, comme par le passé, à cette pénible angoisse d'avant-course. Ce 800 mètres sur la piste olympique d'Anvers venait de m'apprendre l'allure dont je ne tenais aucun compte jusque-là et, fort de cette expérience et de tous les enseignements que m'avaient libéralement communiqués certains athlètes étrangers durant des heures d'entraînement, j'allais pouvoir discipliner ma technique, l'assouplir et l'adapter aux qualités qui m'étaient propres.

En m'éliminant de la compétition, cette course me rendit d'autres services. Je pus suivre les Jeux en toute liberté sans avoir à me plier aux précautions indispensables à tous ceux qui étaient encore qualifiés et j'assistai, passionnément intéressé, aux finales, sans perdre aucun détail de la tactique et du style des champions.

La finale des 800 mètres dans laquelle Hill fut vainqueur, avec 1 minute 53 secondes, fut une leçon inoubliable. Ce temps était excellent pour la piste molle du stade, et Hill mena sa course avec beaucoup d'intelligence, ménageant son effort et maintenant d'un bout à l'autre un style impeccable. Je fus fortement impressionné de voir trois ou quatre concurrents tomber, exténués, dans les derniers cent mètres, tandis que les autres, quatre ou cinq, filaient vers la ligne d'arrivée dans un sprint éblouissant. «Savoir se donner, savoir se garder» a-t-on dit pour la course des 800 mètres, vitesse prolongée, vitesse et endurance. Tout à la fois. Je me suis répété ces mots et j'ai revu la dernière ligne droite du 800 m. d'Anvers avec ses hommes épuisés, chaque fois que, depuis, j'échouai à doser mon effort ou me présentai, mal entraîné, sur la piste pour une course dure !

Les émouvants 5000 ou 10000 mètres, batailles de Guillemot, le gavroche, contre Nurmi, le sévère, batailles du rythme assuré contre la volonté alliée à la fantaisie, batailles de l'homme contre le surhomme, m'enthousiasmèrent. Au 5000 mètres, l'homme réussit à vaincre le surhomme. Au pas ailé de Nurmi, machine légère et sûre, admirablement remontée, Guillemot opposa une farouche ténacité. Il s'était préparé à Joinville et était venu pour la victoire, pour le titre olympique. Il s'accrocha aux jarrets du Finlandais et le suivit en roulant du buste, en sautillant, les mâchoires serrées et les traits crispés. «Il ne tiendra pas», disait-on dans les tribunes. Ce Guillemot tenait, allongeant tant qu'il pouvait, pour suivre l'étonnante foulée de Nurmi. Tous deux s'étaient détachés du lot des concurrents; ils avaient une telle avance que personne ne pouvait plus les inquiéter. Et leur lutte se poursuivait, tenant tous les spectateurs dans l'attente du dernier tour. «Il va lâcher !» disait-on de Guillemot, mais l'on espérait qu'il tiendrait tout de même, car il peinait de façon plus humaine que le grand Finlandais impassible dans son train inlassable. Subitement, à proximité du but, ce fut le Français qui s'échappa dans un sprint littéralement arraché du sol, ultime épanouissement d'une énergie déchaînée, et gagna de quelques mètres aux applaudissements frénétiques des spectateurs. Nurmi n'insista pas; cet homme réglé comme une pendule ne modifia en rien son rythme pour tenir tête à son adversaire - on eût dit le dieu qui abandonne sa victoire à un humain méritant !

J'avais souhaité, comme la foule, la victoire de Guillemot qui paraissait le plus faible, mais toute mon admiration allait à Nurmi et mon désir était d'atteindre à une telle maîtrise. Le lendemain, dans la course des 10000 mètres, le Français et le Finlandais se retrouvèrent en tête, loin devant tous les autres et ce fut une répétition du 5000 m. Guillemot s'accrocha, ne lâcha pas prise et dépassa Nurmi un peu avant la fin. Mais il calcula mal son effort et le donna trop tôt; ce sprint prolongé l'épuisa et il ne put terminer que second. J'avais la preuve que seul un entraînement scientifique, calculé comme celui de Nurmi, peut assurer une forme constante et éliminer toute grossière erreur de tactique. Cependant Guillemot était, de son côté, un modèle de ténacité et je lui enviai non seulement son courage, mais aussi son calme après la victoire. N'est-ce pas lui qui eut ce mot révélateur d'assurance, quand on lui annonça que le roi des Belges l'attendait pour le féliciter, immédiatement après la course : «Dites-lui que j'arriverai sitôt que je me serai peigné». Dans le marathon, le succès sensationnel du vétéran Kohlemainen, le vainqueur de Jean Bouin aux

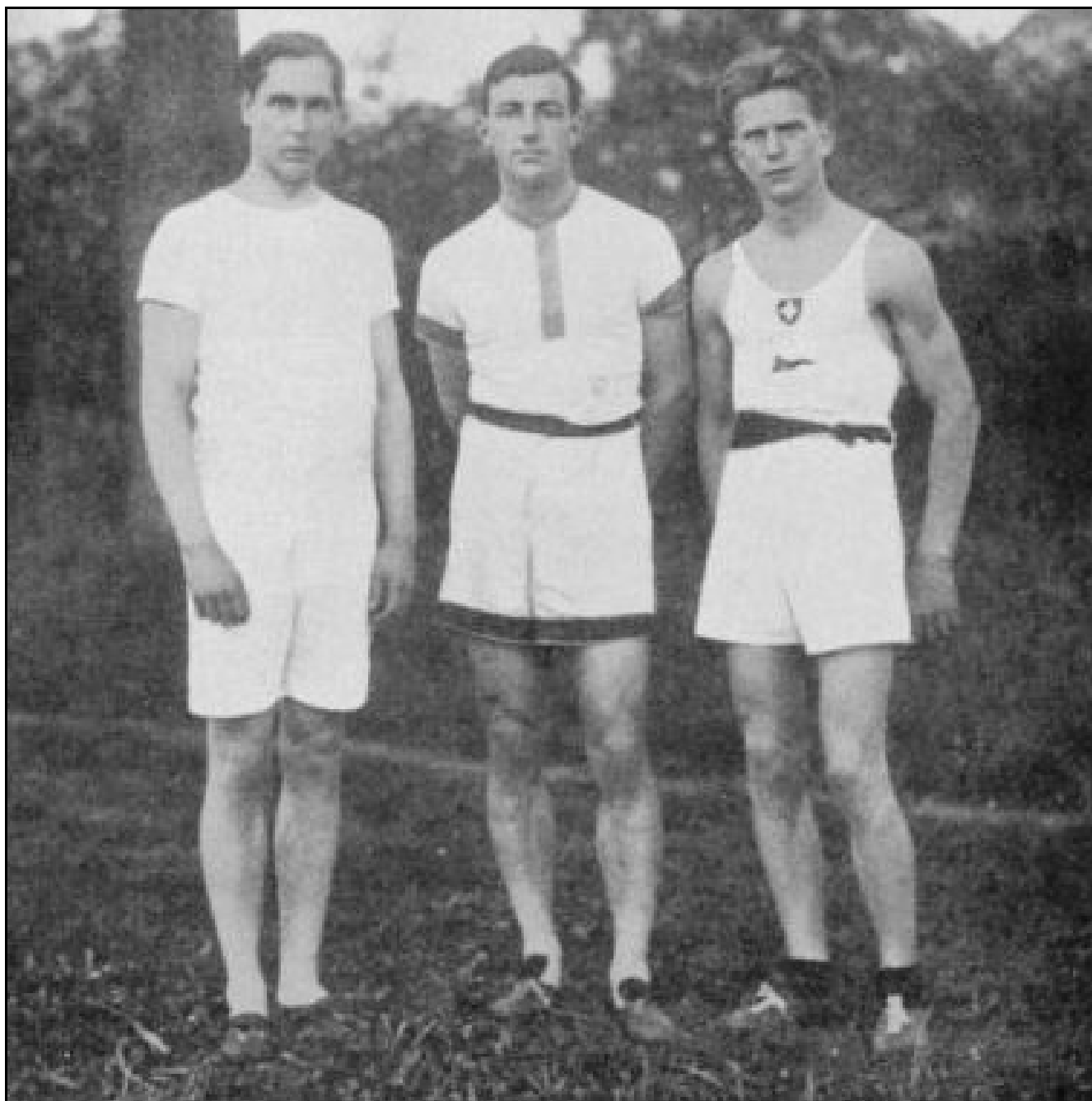
Jeux olympiques de Stockholm en 1912, souligna une fois de plus l'endurance et la puissance des Finlandais et m'aurait persuadé, si je ne l'avais été déjà par Nurmi, de la nécessité de suivre l'entraînement qu'ils préconisaient. Kohlemainen, qui avait alors quarante-deux ans, rentra dans le stade aussi frais que s'il revenait de promenade. Quarante-deux kilomètres à quarante-deux ans, d'un trait de course et d'un souffle. Magnifique résultat de l'entraînement ! Une des finales les plus attachantes fut celle des 100 mètres avec l'homme volant Paddock. Ce représentant des États-Unis n'avait que vingt ans, mais il était riche de toute l'expérience des collèges américains et des nombreux championnats auxquels il avait participé. A dix-sept ans, il était champion d'Amérique et, dans les annales de la course à pied, son nom reste un des plus célèbres.



Charlie Paddock gagne le 100 m. avec son fameux flying finish

Je l'avais vu, se hâtant de sa foulée extraordinaire, laisser loin derrière lui ses plus redoutables concurrents, enlever le fil blanc dans un saut prodigieux et s'arrêter brusquement, accueillant les acclamations d'un sourire de collégien, le visage aussi reposé qu'au départ. Il me fallait pour moi un peu de ce sourire. M'armant de courage, j'étais descendu sur la pelouse du stade et je m'étais approché pour lui demander de poser devant mon appareil photographique. J'ajoutai une prière pour obtenir sa signature. Une pensionnaire rougissante et balbutiante n'aurait pas fait mieux. Charlie Paddock reçut aimablement l'hommage du coureur olympique que j'étais aussi, malgré tout, et nous fîmes fraternellement connaissance. Murchison, second dans la même finale, était présent et nous eûmes tous trois une joyeuse conversation. Je n'exagère pas en disant que je me sentis considérablement grandi par ce contact avec des étoiles de l'athlétisme et que je me surpris à espérer graviter un jour autour des records dans la même sphère qu'eux. Je n'imaginais toutefois pas la bonne fortune qui me permit de faire plus tard, en compagnie de Charlie, une inoubliable visite aux athlètes finlandais, de devenir l'ami de Nurmi et celui de ce cher vieux Murchison qui m'offrit en 1931 l'hospitalité dans son bungalow de Montouth Besch, New-Jersey, lors d'un de mes séjours aux États-Unis. Ainsi les Jeux olympiques d'Anvers, qui fortifièrent ma foi sportive de tout un faisceau d'expériences, ajoutèrent à ces enseignements des amitiés précieuses. Quand le Stade d'Anvers se ferma sur le défilé final, terminant la manifestation en réunissant une dernière fois les délégations du monde entier, j'avais la certitude de revoir bientôt plusieurs des champions avec lesquels j'avais déjà de sûrs liens de camaraderie. C'est ainsi que l'occasion d'un congrès olympique devait bientôt amener à Lausanne deux des meilleurs athlètes d'Anvers, le Sud-Africain Rudd, finaliste des 400 mètres et l'Anglais Baker, deuxième dans les 1500 mètres. Parfaits gentlemen tous deux, ils m'avaient frappé par la loyauté de leur abord et la sincérité de leurs propos. J'avais désiré leur amitié et nous ne tardâmes guère à devenir d'excellents camarades sur les pelouses du Stade de Vidy, au bord du Léman.

Ils avaient en effet pris leur équipement d'entraînement et leurs souliers à pointes et ils voulurent bien m'accorder tout un après-midi où nous discutâmes préparation athlétique, style et technique de la course jusqu'au crépuscule. Ils corrigèrent ma tenue et me montrèrent quelle devait avoir la foulée et quelle position devaient observer les bras pour un meilleur rendement. Ils m'assurèrent que je pouvais parvenir en finale aux prochains Jeux olympiques, si je m'entraînais comme il fallait, avec persévérance et Rudd ajouta : «En modifiant votre style, vous devez arriver en quelques semaines à faire 1 minute 56 aux 800 mètres». Ces encouragements me rendirent si confiant que je peux considérer la visite de ces deux grands athlètes comme marquant un tournant décisif dans ma carrière sportive.



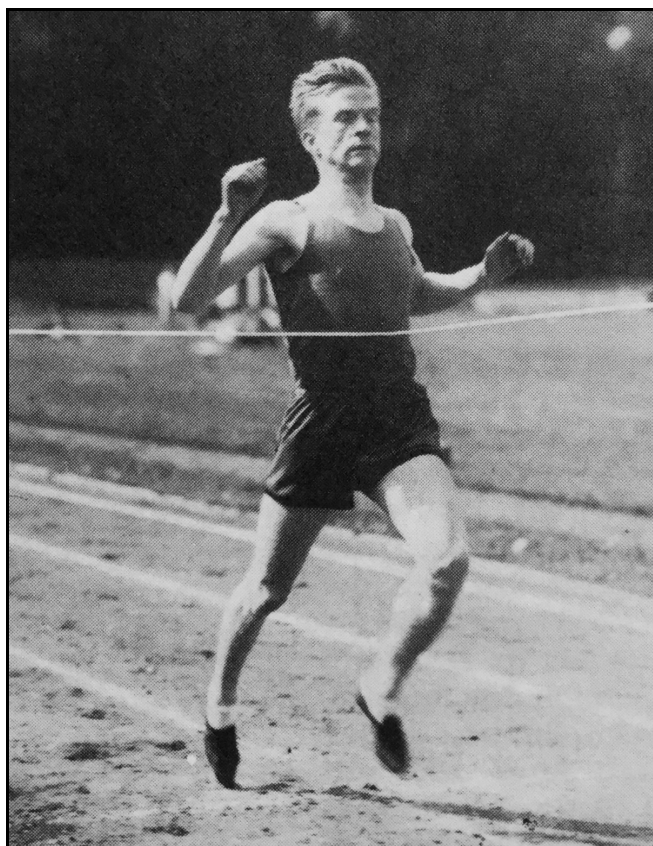
Philip J. Noel-Baker, deuxième du 1500 m. et Golden Rudd, vainqueur du 400 m. juste après les Jeux Olympiques d'Anvers

Il y a en effet trois causes, à mon avis, qui peuvent permettre à un sportif, qui en a les moyens, de devenir un champion. D'abord un entraînement approprié tel que celui qui est donné aux jeunes Américains dans leurs collèges; ensuite le don d'observation et la volonté d'imiter l'exemple de ceux qui sont arrivés à un degré supérieur; enfin la confiance en ses possibilités que peut vous insuffler un connaisseur parlant avec sincérité.

Le Dr F.-M. Messerli, l'infatigable secrétaire du Comité olympique suisse, fut le premier à me diriger et à me doter de cette assurance sur le plan national; les Jeux d'Anvers, et plus particulièrement les mois qui suivirent, avec la visite de Rudd et de Baker, me la donnèrent sur le plan

international. La confiance que peut avoir un athlète dans ses amitiés sportives est un remarquable tremplin. Celle que nous eûmes l'un pour l'autre, le fameux sprinter suisse Imbach et moi, m'aida également beaucoup. Imbach disait avec sûreté et simplicité : «Je cours, je gagne» et il gagnait. C'est ainsi qu'il battit le record du monde des 400 mètres à Paris en 1924, et qu'il fut finaliste olympique.

Les Américains, qui ont la science athlétique que l'on sait, ne réussissent souvent que par l'extraordinaire confiance dans leurs possibilités que leur confèrent leurs collègues, leurs coaches et les champions auxquels les dirigeants demandent de faire des démonstrations et des conférences. Même s'ils ont en eux tous les moyens d'arriver, les jeunes, de nos jours, manquent trop souvent de confiance. Ils se laissent aller facilement à un pessimisme qui entraîne la défaite et il importe de leur redonner la foi dont ils ont besoin. Je ne veux pas prétendre par là qu'il faille bluffer pour les stimuler. Il faut au contraire être loyal avec soi-même, noter son entraînement et ses résultats et ne pas exagérer l'excellence de sa forme. Le sport est une école de discipline morale, de loyauté envers soi-même et de mesure envers ses frères. «1'56" !» m'avait dit Rudd. Je m'appliquai avec acharnement à réaliser cette prédiction, en suivant les conseils qu'on m'avait donnés. Je savais que



je devais faire ces 1'56" ! L'hiver interrompit mon entraînement, mais je le repris avec zèle la saison suivante et bientôt j'eus la satisfaction de battre les champions français à Lyon, lors de la rencontre Suisse-France. Mon temps fut exactement de 1'56" pour le 800 mètres, tandis que je courus un 1500 mètres en 4'06". Ce bond subit me fit passer dans l'élite européenne et m'assura d'autres succès lors de diverses rencontres à Marseille, à Paris, en Suisse, aux championnats d'Angleterre (où je fus battu de peu, faisant pour la première fois 1'54"3/5), pendant l'olympiade précédant les Jeux de Paris. En 1922, les Jeux universitaires se disputèrent à Paris sur le nouveau Stade de la Porte-Dorée. J'y retrouvai Charlie Paddock et Adrian Paulen, le champion de Hollande. L'amitié que j'avais esquissée avec l'Américain volant nous unit à nouveau étroitement, et Paulen, autre vieille connaissance d'Anvers, se joignit à nous pour former un inséparable trio.

Nous étions tous les trois des coureurs olympiques. "Olympic Runners", disait Charlie Paddock, et c'était pour lui un titre, une classe. «Il nous faut porter très haut ce flambeau olympique», ajoutait-il, et nous nous de-

vions de gagner. En nous encourageant mutuellement, nous remportâmes tous trois de belles victoires et la médaille de champion du monde universitaire. Paddock accomplit une fois de plus des prouesses sensationnelles, égalant plusieurs de ses propres records mondiaux et battant même officieusement celui des 200 mètres. Je fus vainqueur dans le 800 et Paulen dans le 400 mètres. Nous collectionnions donc tous les titres de vitesse pure et de vitesse prolongée et nous fûmes fêtés avec enthousiasme par les étudiants du P.U.C. qui avaient organisé ce championnat. Cette nouvelle rencontre avec Paddock m'apprit à travailler le sprint que j'avais fort négligé jusqu'alors. Mon ami me démontra la nécessité d'une pointe finale permettant de lâcher les concurrents qui ont pu s'accrocher jusqu'à cent mètres du but. Je m'étais déjà entraîné à la résistance que les Finlandais développent particulièrement, comme je l'avais constaté à Anvers; en y ajoutant la vitesse que m'enseignait Paddock, n'allais-je pas améliorer encore ma forme ?

Ainsi, pendant les quatre années de l'olympiade qui suivit les Jeux d'Anvers, les heureuses séquences de ceux-ci continuèrent à me favoriser. Sacrifiant avec fougue à l'idée olympique qu'il me semblait m'assimiler de mieux en mieux, je pouvais enregistrer à mon actif des performances toujours meilleures, grâce à l'étincelle qu'Anvers avait fait jaillir en moi, grâce à la flamme entretenue par les champions observés sur le stade olympique et par les amis précieux que j'y avais trouvés.